Dans les Alpes

hommes, doit passer par le petit Saint-Bernard ; le général Thurreau, avec quatre mille hommes, fut dirigé sur le Mont-Cenis, tandis que la masse de l'armée, forte de quarante mille hommes, agissait par le grand Saint-Bernard. C'est là que se rencontraient les plus graves difficultés.

Le 13, Bonaparte était à Lausanne, où il passa en revue l'avant-garde commandée par Lannes. Elle était composée de six régiments d'élite, remplis d'ardeur et de confiance, et animés par la conscience de leur supériorité attestée dans une foule de combats.

A mesure que les régiments arrivaient, Bonaparte les inspectait soigneusement, s'occupant de chaque fantassin, de chaque cavalier, et leur faisant distribuer sous ses yeux les effets qui leur manquaient ou qui avaient besoin d'être remplacés, souliers, vêtements ou armes.

Aucun détail ne lui répugnait, aucune circonstance ne lui semblait indifférente.

Le 15, le gros de l'armée était au vilage de Saint-Pierre, situé au pied des escarpements. Bonaparte s'y transporta. C'est là que finit tout ce qui ressemble à un chemin praticable. Là s'étend une vallée triste et sauvage, enveloppée de nuages sombres et terminée par une ceinture de neige. On l'appelle *la vallée de la désolation.*

En face de l'armée française se dressent des montagnes immenses, le front couronné de glaces éternelles, et les flancs entr'ouverts par des précipices et des ravins, ou surchargés de neiges amoncelées, que le moindre vent convertit en avalanches sous lesquelles peuvent disparaître des armées entières.

Aucun être vivant ne s'aventure au milieu de ces pics menaçants, de ces terribles anfractuosités, de ces glaciers béants, si ce n'est le chamois, ou le chasseur, plus sauvage que lui : et cependant une armée s'apprête à escalader ces murs de glace, une armée avec ses bagages, son matériel et son artillerie; et pas un de ces soldats auxquels on demandait de vaincre la nature avant que de vaincre l'ennemi, n'hésitait devant cette lutte gigantesque.

Ils osaient tout entreprendre sous un chef qui osait tout commander.

Le passage commença à s'exécuter dans la nuit du 14 au 15 mai; Lannes avec sa brave avant-garde ouvrait la marche.

Les soldats chargés de vivres pour plusieurs jours, et de cartouches pour plusieurs actions, s'élancèrent gaiement dans les sentiers escarpés, cotoyant les précipices et franchissant les ravins, défiant par des joyeuses chansons les périls et les fatigues, et noblement excités par les sons de la musique militaire que renvoyaient avec éclat les échos de la montagne.

Le transport du matériel présentait de grandes difficultés : les vivres et les munitions, divisés dans de petites caisses, furent placés sur le dos des mulets, et à force de patience et de temps, d'immenses approvisionnements se trouvèrent ainsi transportés de l'autre côté du mont Saint-Bernard.

Restait l'artillerie. Les affûts et les caissons démontés par fragments purent aussi être placés sur des mulets.

Mais les canons, surtout ceux de gros calibre, présentaient des

difficultés inouïes ; on les fixa dans des troncs d'arbres creusés pour les recevoir, et des mulets attelés à ce pesant traîneau parvinrent à élever quelques pièces jusqu'au sommet.

Bientôt cependant les mulets commencèrent à manquer. Les muletiers eux-mêmes, épuisés de fatigues, refusaient de continuer un service aussi pénible. On fit venir des paysans, en leur offrant mille francs par pièce de canon ; il fallait cent hommes pour en traîner une seule. Mais cette ressource manqua à son tour.

Epouvantés de ce rude travail, les paysans disparurent, sans qu'aucune offre pût les décider à revenir. Alors les soldats se faisant un point d'honneur de ne point abandonner leur artillerie, s'attelèrent aux pièces, tantôt les traînant avec effort, tantôt les poussant avec des leviers, et se relevant successivement dans cette pénible tache.

Aux passages les plus difficiles, la musique jouait des airs animés : souvent aussi le tambour battait la charge, et ces braves soldats s'excitaient entr'eux comme s'ils abordaient l'ennemi.

Parvenues au sommet des monts, les troupes purent voir que la prévoyance de leur chef n'avait négligé aucun détail nécessaire à leur bien-être.

Les religieux de l'hospice de Saint-Bernard avaient reçu d'avance du premier consul les sommes nécessaires pour faire de grands approvisionnements de pain, de vin et de fromage. A mesure que les soldats se présentaient, ils recevaient leurs rations, se voyaient environnés des soins les plus empressés de la part des bons pères, et après un peu de repos, se remettaient gaiement en route, fortifiés et pleins d'une ardeur nouvelle.

Mais la descente présentait des difficultés encore plus grandes que la montée.

Engagés dans des sentiers étroits, bordés de précipices, sur une voie glissante et presque perpendiculaire, les hommes pouvaient à peine se tenir debout, et les chevaux perdaient à chaque instant l'équilibre.

Beaucoup d'entre les fantassins s'asseyant sur la neige, se laissaient glisser rapidement, et n'étaient arrêtés que par la boue, qui à une profondeur de mille mètres remplaçait la neige fondue. Il y eut cependant peu d'accident : quelques chevaux périrent, mais presque point de cavaliers.

Il fallut cinq jours avant que toute l'armée eût franchi les monts.

Le premier consul resté en deça des Alpes pour surveiller le passage attendait des nouvelles.

Il avait prescrit à Lannes de se porter en avant pour déboucher dans la plaine du Piémont. Le reste de l'armée suivait de près l'avant garde. Après avoir rapidement traversé la ville d'Aoste et le bourg de Châtillon où ils ne rencontrèrent que de faibles détachements ennemis, les Français descendirent dans la vallée.

Après tant de chemin parcouru dans la neige et la boue, ils étaient heureux de rencontrer enfin des habitations, des arbres et des terres en pleine culture, lorsque tout à coup la vallée se resserrant en une gorge étroite ne leur présenta plus d'autre passage qu'un défilé dominé par les feux d'un fort inaccessible.

C'était le fort du Bard, situé au sommet d'un rocher qui ferme presque entièrement la vallée. A droite court la rivière de la Dora-Baltea ; à gauche et resserré entre le rocher et le pied des montagnes, s'étend la route. Cette route, bordée de maisons, forme la ville du Bard, composée d'une seule rue, dont l'entrée et la sortie sont fermées par des ponts-levis.

Lannes fit avancer aussitôt quelques compagnies de grenadiers, qui abattirent les ponts-levis, pénétrèrent dans la ville, et la traversèrent rapidement malgré une grêle de boulets et d'obus qui labouraient la rue en tout sens.

Sous un feu aussi terrible, il devenait impossible de faire passer le matériel, et cependant l'on ne pouvait songer à avancer en laissant en arrière l'artillerie. Berthier, averti par Lannes accourut, prit l'alarme et fit suspendre la marche des colonnes.

En même temps, il envoyait des courriers au premier consul pour l'avertir de l'obstacle inattendu que l'on rencontrait.

L'armée se trouvait encombrée entre Bard en le Saint Bernard : les soldats étaient étonnés et impatients, les officiers consternés et plein d'hésitation.

Enfin, sur les flancs du mont Albaredo, qui domine le rocher du Bard, on découvrit un sentier pratiqué par les pâtres et leurs chèvres.

Les fantassins pouvaient avec peine y passer un à un ; il fallait le rendre praticable pour la cavalerie ; quant à l'artillerie, on ne pouvait y songer.

Quinze cents hommes travaillèrent avec ardeur à aplanir les difficultés de ce chemin ; les endroits les plus étroits et les plus périlleux furent soutenus par des levées ; aux points où la pente était trop abrupte, on tailla des marches dans le roc.

Après des fatigues inouïs, l'armée entière put défiler par ce sentier, mais avec bien plus de peine qu'elle n'en avait eu à franchir le Saint-Bernard ; et l'artillerie restait immobile au pied de la montagne.

Bonaparte s'impatientait vivement de tous ces retards. Il était alors à Martigny, dans un couvent de Bernardins, situé au fond d'une vallée où pénétraient à peine les rayons du soleil. Il ne pouvait admettre qu'une montage secondaire fût un obstacle insurmontable pour une armée qui venait d'escalader le gigantesque Saint-Bernard.

Il comptait d'ailleurs que le petit fort du Bard ne pourrait résister aux attaques de ses braves. Lorsque cependant après trois jours d'attente, il apprit que le fort tenait encore, et que rien n'annonçait sa prochaine reddition, il s'emporta contre ses lieutenants.

— Ils me forcent, dit-il, à m'occuper d'une pareille misère : eh bien, je veux aller voir par moi-même.

Puis il se dispose à franchir à son tour la montagne, mais non sans avoir adressé de derniers ordres au général Moncey, qui doit déboucher du Saint-Gothard, et au général Chabran, qui accourt par le petit Saint-Bernard.

Il se mit en route accompagné de Duroc et Bourrienne.

A ses côtés marchait un guide du pays.

Le moderne Annibal était fort bourgeoisement monté sur un mulet, couvert de sa redingote grise, le dos courbé sur sa monture, et ne laissant paraître aucune émotion sur ses traits brunis par le soleil d'Egypte.

De temps à autre, il adressait quelques questions à son guide, et semblait prendre plaisir à provoquer le babil du jeune pâtre.

Celui-ci, qui ne savait pas à quel interlocuteur il avait affaire, racontait naïvement les détails de son humble existence, n'oubliant pas même le récit de ses amours et de ses peines. Il avait touché le cœur d'une fille de la vallée, et faute d'un peu d'argent, il ne lui était pas permis de l'épouser. La possession d'une petite ferme était l'objet de tous ses vœux.

Celui qui rêvait alors la conquête de l'Italie, et que n'allait bien-

tôt plus satisfaire la première magistrature de la République Française, dut admirer la simplicité d'une aussi modeste ambition.

Peut-être le guide avait-il déjà oublié ses confidences, lorsque parvenu à l'hospice et à peine descendu de sa monture, Bonaparte écrivit un billet qu'il recommanda à son guide de remettre à l'administration de l'armée resté en-deça des monts.

Quelle fut la stupéfaction et la joie du pâtre, en apprenant le soir que le voyageur qu'il avait conduit n'était autre que le premier consul qui lui faisait donner un champ et une maison, et réalisait tous les rêves de son cœur.

Après quelques instants de repos au milieu des religieux de l'hospice, Bonaparte descendit la montagne en se laissant glisser sur la neige.

Arrivè le lendemain devant le fort du Bard, il reconnut la difficulté du passage, donna ses ordres pour faire transporter quelques pièces de quatre par le sentier d'Albaredo, fit tenter une escalade sur la premiere enceinte du fort, et pressa le départ des troupes par le flanc de la montagne.

Le commandant du fort auquel l'apparition de cette nombreuse armée semblait l'effet d'un enchantement, envoyait message sur message à Mélas, pour le prévenir que plus de trente mille Français avaient franchi les Alpes et débouchaient par des chemins considérés jusqu'alors comme impraticables pour une armée ; qu'il les voyait, sans pouvoir les arrêter, défiler sous ses yeux à travers les rochers d'Albaredo ; faisant serment, du reste, que pas un seul canon, pas une caisse de munition ne passerait.

La promesse du commandant fut cependant vaine. Les artilleurs français tentèrent d'abord de faire passer une pièce à la faveur de la nuit.

Mais l'ennemi, averti par le retentissement de la pièce, jeta des pots à feu qui éclairèrent la route, et les canonniers furent criblés de boulets. Arrêtés, mais non découragés, les artilleurs eurent recours à un autre expédient. Ils couvrirent la rue de terre et de fumier, enveloppèrent de paille et d'étoupes les canons et les roues, et les traînèrent ainsi dans le plus grands silence.

La garnison, quoique ne soupçonnant rien, tirait au hasard dans la longueur de la rue ; plusieurs artilleurs furent tués ou blessés ;

mais rien n'arrêta leur marche ; toute la grosse artillerie franchit le défilé. Le premier consul fut heureux de voir tomber un obstacle qui pouvait lui causer de grands soucis.

En même temps arrivait, par le petit Saint-Bernard, le général Chabran avec sa division : on lui confia le blocus du fort de Bard, qui ne devait pas tarder à se rendre.

Le général Thurreau débouchait par le Mont-Cenis, et le corps du général Moncey se présentait sur les sommets du Saint-Gothard. La merveilleuse combinaison de Bonaparte réussissait sur tous les points. Tous ces corps détachés allaient bientôt se trouver concentrés sous sa puissante main.

Déjà l'avant-garde s'était avancée jusqu'à Ivrée, qui ferme l'accès de la vallée du Piémont. Lannes, attaquant avec son impétuosité accoutumée, enleva la ville d'assaut ; puis, s'élançant dans la plaine, il livra bataille à une nombreuse division d'Autrichiens, la culbuta, la poussa derrière l'Orco, et poursuivant sa marche, se porta à Chivasso, sur les bords du Pô.

Les routes de Turin et de Milan étaient alors ouvertes à Bonaparte ; il n'avait plus qu'à choisir ; nous allons voir quels motifs le déterminèrent

Cependant Mélas, toujours sous l'empire de ses illusions, pressait le siége de Gênes et l'attaque sur le Var. Sur les deux points, il rencontrait une résistance désespérée. Masséna d'un côté, Suchet de l'autre, malgré l'infériorité de leurs forces, causaient aux Autrichiens des dommages considérables.

Mais une lutte aussi disproportionnée ne pouvait durer longtemps. Gênes, bloquée du côté de la terre par les Autrichiens, du côté de la mer par une flotte anglaise, n'avait plus de vivres, et sa nombreuse population partageait, avec la garnison française, toutes les horreurs de la famine. Les assiégés étaient réduits à manger les chevaux, les chiens et bientôt cette triste ressource allait manquer.

L'âme héroïque de Masséna ne se laissait pas abattre, et sans cesse des sorties meurtrières venaient avertir les Autrichiens qu'il y avait encore une indomptable énergie chez ces soldats, qu'ils croyaient expirants de faim. Le général Ott, à la tête de trente mille hommes commandait le siége ; Mélas était sur le Var.

Ce dernier venait enfin d'être averti que de nombreuses colonnes françaises débouchaient par toutes les vallées des Alpes.

Mais tel était son aveuglement, telle était sa confiance dans les rapports du cabinet de Vienne, qu'il s'imagina que l'on exagérait les forces qui se présentaient, et qu'il ne s'agissait réellement que de quelques détachements de conscrits, envoyés pour l'inquiéter et le détourner du siége de Gênes.

Quant à soupçonner que le premier consul fût en Italie, cela ne pouvait entrer dans ses idées.

Il ne tarda pas à être détrompé. Un officier, envoyé en reconnaissance sur les bords du Pô, reconnut le général Bonaparte, en avertit son chef, qui vit avec effroi toute l'étendue de son erreur et la gravité de ses dangers.

Cependant, au lieu de concentrer ses forces pour les opposer en masse à son redoutable adversaire, il laissa le général Ott devant Gênes, le général Elsnitz, avec vingt-cinq mille hommes, devant le pont du Var, appela autour de lui ses autres lieutenants, et réunit ainsi trente mille combattants à Turin, où il supposait que se porterait Bonaparte pour aller au secours de Masséna.

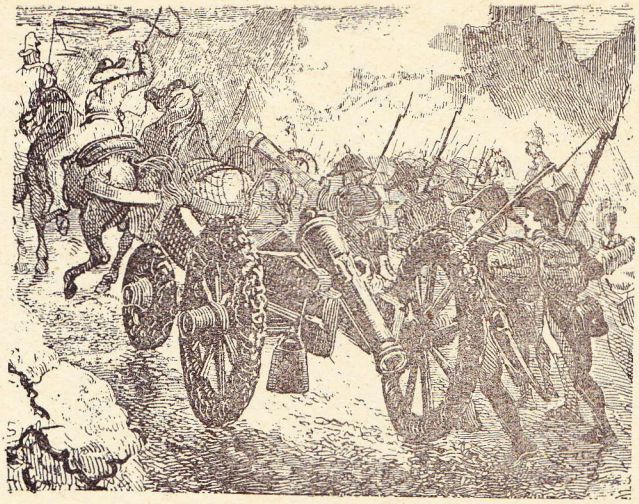
Il se trompait encore. Le premier consul avait calculé qu'en se rendant à Milan, il coupait la retraite de Mélas, soulevait les peuples sur ses derrières, s'emparait de ses magasins, et l'enfermait dans un cercle infranchissable ; il se rapprochait en outre du corps de Moncey descendant du mont Saint-Gothard, et complétait ainsi son armée.

Pendant que Lannes manœuvrant sur le Pô attire l'attention de Mélas, que Thurreau, descendu du mont Cenis, s'empare de Suse et de la Brunette, confirmant les craintes du général autrichien qui ne doutait pas que le premier consul ne fût en marche vers Turin, celui-ci prend la route de Milan, traverse la Sésia sans obstacle, culbute un corps de cavalerie qui gardait les rives du Tésin, et fait son entrée, le 2 juin, dans la capitale de la Lombardie.

Un peuple immense accourut au-devant de lui et salua sa venue par des cris frénétiques.

Les Autrichiens avaient répandu que ce n'était pas l'ancien vainqueur de l'Italie qui commandait l'armée de réserve, mais un de ses frères ; quant à lui, disaient-ils, il avait péri dans la mer Rouge.

Toute incertitude cessa pour les Milanais, lorsqu'ils revirent les



traits bien connus du *libérateur* ; et leur enthousiasme se manifesta par des transports difficiles à décrire.

CHAPITRE XV.

Montebello - Marengo

La contre- révolution s'était signalée en Lombardie par les plus horribles excès, et la plus cruelle oppression s'était appesantie sur tous ceux qui avaient exercé des emplois dans la république cisalpine.

Nobles et retouriers avaient été confondus dans la même proscription, jetés dans les mêmes cachots. Un Caprara était dans les

fers ; le célèbre mathématicien Fontana expiait en prison les hommages que Bonaparte avait rendus à son mérite. Le désordre était partout, et les finances dans un état déplorable. Tout le monde était mécontent, et les prêtres voyait avec horreur les hérétiques anglais profaner le territoire de la sainte Italie, s'associaient à l'allégresse générale.

Bonaparte connaissant l'influence que le clergé dans ce pays exerce sur les esprits, se montra pour lui plein d'aménité.

Dans une réunion des principaux dignitaires de l'Église, il leur parla longuement en ces termes au sujet de la réligion tant en Italie qu'en France:

« Ministres d'une religion qui est aussi la mienne, dit-il, je vous regarde comme mes plus chers amis ; je vous déclare que j'envisagerai comme perturbateurs du repos public, et que je ferai punir comme tels de la manière la plus rigoureuse et la plus éclatante, et même, s'il le faut, de la peine de mort, quiconque fera la moindre insulte à notre commune religion, ou qui osera se permettre le plus léger outrage envers vos personnes sacrées.

« Les philosophes modernes, ajouta-t-il, se sont efforcés de persuader à la France que la religion était l'inplacable ennemie de tout système démocratique..... de là cette cruelle persécution que la république francaise exerça contre la religion et contre ces ministres ; de là toutes les horreurs auxquelles fut livré cet infortuné peuple.....

Moi aussi je suis philosophe, et je sais que, dans une société quelconque, nul homme ne saurait passer pour vertueux et juste s'il ne sait d'ou il vient et où il va. La simple raison ne peut nous fournir là-dessus aucune lumière ; sans religion, on marche continuellement dans les ténèbres, et la religion catholique est la seule qui donne à l'homme des lumières certaines et infaillibles sur son principe et sa fin dernière.....

C'est à la politique d'un soldat ambitieux qu'il faut attribuer ce langage, car Bonaparte, n'était rien moins qu'irreligieux comme il le déclarait lui même dans le *Memorial de St Hélène :* Les impressions de mon enfance et les inspirations de ma première jeunesse me rejettent dans l'incertitude. »

Peut-être voulait Napoléon par ce langage préparer indirectement les Français aux projets qu'il méditait.

De Milan il écrivait aux consuls :

« Malgré ce qu'en pourront dire les athées de Paris, j'assisterai demain à un *Te Deum* qui sera chanté dans la métropole.

Les patriotes Italiens s'attendaient à voir revivre la constitution cisalpine et son gouvernement. Mais le premier consul n'agissait plus comme le général du Directoire. Il rétablit la république comme nation libre et indépendante, mais ne lui donna qu'une administration provisoire, annonçant ainsi qu'il se proposait de modifier la constitution.

Cependant la ville dépouillait l'aspect sombre et désolé que lui avait imprimé la domination autrichienne. Les fêtes, les divertissements, les concerts recommencèrent à l'arrivée des Français ; tout prit un air de gaîté et de bonheur

Dans les murs de Milan accourait une foule de curieux qui venaient *pour voir Bonaparte*. Les députations de toutes les villes de la répub'ique se présentaient successivement à lui ; il les recevait avec dignité, réveillait par ses discours l'enthousiasme national, et se montrait souvent en public pour satisfaire l'impatiente curiosité de tous.

En même temps fut publiée une de ces proclamations avec lesquelles il savait si bien récompenser le cœur des soldats et les exciter à de nouveaux exploits.

« Soldats ! un de nos départements était au pouvoir de l'ennemi ; la consternation était dans tout le midi de la France. La plus grande partie du territoire ligurien, le plus fidèle ami de la République, était envahi. La république cisalpine, anéantie dès la campagne passée, était devenue le jouet du grotesque régime féodal.

« Soldats ! vous marchez..?. et déja le territoire français est délivré ! La joie et l'espérance succèdent dans notre patrie à la consternation et à la crainte. Vous rendrez la liberté et l'indépendance au peuple de Gênes : il sera pour toujours délivré de ses éternels ennemis. Vous êtes dans la capitale de la cisalpine ! l'ennemi épouvanté n'aspire plus qu'à regagner ses frontières. Vous lui avez enlevé ses hôpitaux, ses magasins, ses parcs de réserve : le premier acte de la campagne est terminé.

Des millions d'hommes, vous l'entendez tous les jours, vous adressent des actes de reconnaissance ; mais aura-t-on impunément

violé le sol français, laisserez-vous retourner dans ses foyers l'armée qui a porté l'alarme dans vos familles ? Vous courez aux armes !..... eh bien ! marchez à sa rencontre, opposez-vous à sa retraite, arrachez-lui les lauriers dont elle s'est parée, et par là, apprenez au monde que la malédiction est sur les insensés qui osent insulter le territoire du grand peuple. Le résultat de tous nos efforts sera : *gloire sans nuage et paix solide.* »

Lorsqu'on apprit à Paris ce brillant début de la campagne, l'enthousiasme fut extrême, non seulement parmi les amis de la révolution, mais aussi parmi ceux qui lui avaient été étrangers et même contraires.

Un des défenseurs de Louis XVI, Tronchet, devenu président du tribunal de cassation, fit entendre ces paroles dans un discours d'apparat :

« Il n'appartient qu'à une bouche plus éloquente que la mienne, il est réservé à l'histoire de tracer le magnifique tableau des obstacles de la nature surmontés du côté de l'Italie par la patience et le courage de nos frères d'armes. Ces faits que la postérité admirera, inspirent un saint enthousiasme à la génération qui en est témoin. Il n'est pas un bon citoyen qui, au récit de ces traits de patriotisme, ne s'écrie en ce moment avec moi : « Et moi aussi, je suis Français ! « Je veux être fidèle à cette constitution qui provoque de tels mira- « cles ; je veux dans le poste que j'occupe, contribuer de tout mon « pouvoir à la félicité de ma patrie, à la splendeur de cette Répu- « blique, dont je m'honore d'être membre. »

Ainsi, Bonaparte par ses succès, gagnait tous les cœurs et si quelques esprits ombrageux s'inquiétaient de voir tant de puissance dans la main d'un seul homme, la masse s'en applaudissait, parce qu'elle plaçait avant toute considération la grandeur et la dignité de la patrie.

Cependant le premier consul n'accorde pas de relâche à ses ennemis consternés.

Son armée victorieuse se répand entre le Pô et l'Adda, franchit cette dernière rivière, s'empare de Bergame et de Créma, et pousse devant elle les corps ennemis.

Murat se porte devant Plaisance, surprend la tête de pont, et

s'empare de presque tous les bateaux. Le même jour, il intercepte une dépêche du cabinet de Vienne à Mélas.

Elle contenait sur l'armée de réserve des renseignements curieux, d'où il résultait qu'elle n'existait pas.

On prescrivait à Mélas de continuer avec vigueur ses opérations offensives contre la Provence. On espérait que Gênes aurait capitulé et que l'armée Anglaise serait arrivée. On lui mandait que l'armée de Moreau était au cœur de l'Allemagne, et qu'il fallait des succès pour forcer la République à rappeler ses soldats du Rhin au secours de la Provence ; que des troubles qui avaient eu lieu à Paris avaient obligé le premier consul à quitter Genève pour rentrer promptement dans la capitale ; que la cour mettait toute sa confiance dans les talents de son général, et dans le courage de sa victorieuse armée d'Italie.

Mais en ce moment Mélas était mieux informé que les diplomates dont il recevait des instructions. L'entrée du premier consul à Milan lui révèle toute l'étendue de ses dangers ; il a perdu sa base d'opérations ; ses grandes communications sont coupées, et cette armée si longtemps considérée comme fabuleuse, s'avance pour le combattre, guidée par le général Bonaparte.

Alors seulement il comprend le besoin de concentrer autour de lui toutes ses forces. Il rappelle avec instance Ott de devant Gênes, Elsnitz des bords du Var.

C'était, il est vrai, appeler sur ses derrières Masséna et Suchet ; mais il voyait accourir Bonaparte, et c'était à Bonaparte qu'il fallait résister, ou si une bataille pouvait s'éviter, c'était pour échapper à Bonaparte qu'il fallait s'assurer une retraite en opérant sur la rive droite du Pô. Dans ce but, il partit de Turin et se dirigea sur Alexandrie.

La seule place de retraite qui restât à Mélas, était mantoue, et le seul point par où il pouvait s'y diriger, était l'importante position de la Stradella, long défilé situé sur la rive droite du Pô. Le premier consul résolut de lui fermer cette dernière voie.

Le corps du général Moncey venait d'arriver à Milan. Il en détacha la division Lapoype pour aller garder les rives du Pô depuis Pavie jusqu'au confluent de la Dora-Baltea. En même temps Lannes faisait engager une canonnade sur plusieurs points du fleuve pour y attirer les forces de l'ennemi, et effectuait le passage à Belgiojoso.

Aussitôt, se portant rapidement sur la Stradella, il l'occupa avec ses troupes et y fut bientôt rejoint par Murat, qui venait de s'emparer de Plaisance.

La joie de ces rapides succès fut un peu tempérée par l'annonce de la prise de Gênes. Après des efforts inouïs, Masséna, désespérant de faire lever le siége, avait résolu d'attendre l'arrivée de l'armée de réserve, qu'il savait en marche sur la Suisse. Il avait promis au premier consul de tenir jusqu'à sa dernière once de farine. Il alla au-delà de sa promesse.

Depuis plusieurs jours on était réduit à faire du pain avec de l'avoine et des fèves. Bientôt même fut épuisée cette pauvre ressource.

Le 23 mai, Masséna fit recueillir dans toutes les magasins l'amidon, la graine de lin et le cacao, et de ce mélange, il fit composer un pain détestable au goût, plus mauvais encore à l'estomac.

Ainsi qu'il arrive toujours dans les jours de détresse, une épidémie meurtrière ajoutait aux maux de la famine. Les hôpitaux étaient encombrés. Le peuple n'avait plus pour aliment qu'une soupe d'herbe.

Dans les rues, sur les places, on voyait des malheureux mourant de besoin, des femmes amaigries, implorant la charité publique au nom de leurs enfants moribonds.

Les soldats, si terribles devant l'ennemi, étaient épuisés. On fut obligé de leur permettre de s'asseoir en montant la garde.

Et cependant au milieu de cet affaiblissement général il fallait se montrer fort et audacieux. Le désespoir des habitants menaçait de faire explosion par une révolte ; Masséna fit occuper les principales places par de l'artillerie prête à écraser les mutins

Pour surcroit d'embarras et de privations, huit mille prisonniers autrichiens, ramenés par Masséna dans ses glorieuses sorties, partageaient les tristes aliments qui restaient.

Masséna fit demander au général Ott et à l'amiral anglais Keith de fournir les vivres nécessaires à leur consommation journalière, leur donnant sa parole d'honneur qu'il n'en serait rien distrait pour la garnison.

Ott y consentait, mais l'amiral anglais refusa obstinément, aimant mieux condamner ses alliés à mourir de faim, que soulager ses en-

nemis. Les prisonniers furent donc réduits à la soupe d'herbe que l'on distribuait aux habitants, et comme ce triste régime excitait leurs murmures et semblait les pousser à la révolte, Masséna les fit transporter au milieu du port sur de vieilles carcasses de vaisseaux que l'on plaça sous le feu d'une formidable artillerie.

Ces malheureux, moins aguerris aux souffrances que les soldats français, gémissaient et pleuraient ; et du fond de ces antres flottants sortaient par intervalles des hurlements affreux, qui répandaient partout l'épouvante.

Ainsi, les misères du soldat, les agonies des habitants, tout était souffrance pour Masséna, jusqu'aux tortures des prisonniers. trophées de sa gloire.

Cependant son énergie ne se démentait pas. Partageant le pain affreux des soldats, supportant les mêmes fatigues, subissant les mêmes souffrances, il donnait à tous l'exemple d'une indomptable fermeté et imposait à tous le respect et l'admiration.

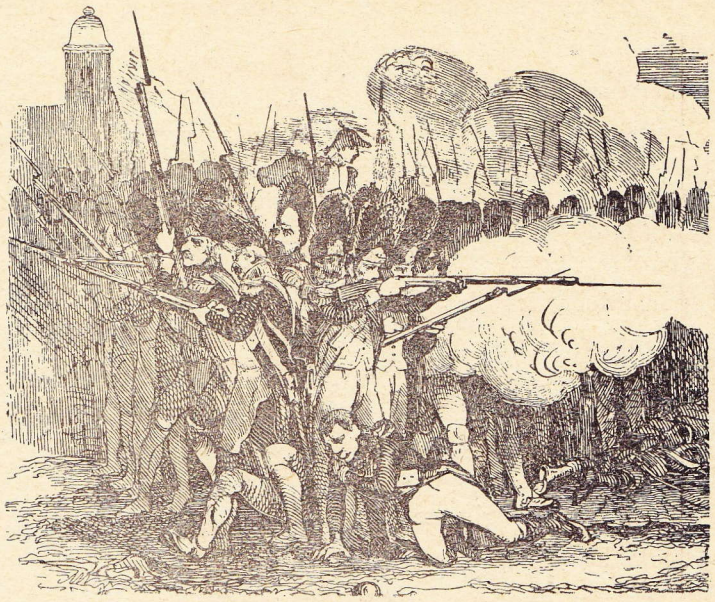
« Avant de se rendre, disaient les soldats, il nous fera manger jusqu'à ses bottes.»

Mais, lui excepté, tout le monde commençait à désespérer, lorsque le 20 mai, le chef d'escadron Franceschi, qui avait assisté au passage du Saint-Bernard, arriva à Gênes et annonça la prochaine arrivée du premier consul.

Ce jeune officier s'était embarqué à Antibes sur un petit bateau conduit par trois rameurs. A la faveur de l'obscurité, il traverse la croisière anglaise, passe sous la poupe de l'amiral, et parvient jusqu'à la chaîne des bâtiments armés de l'ennemi, au milieu de la rade de Gênes.

Là il est découvert et poursuivi par les chaloupes anglaises, qui enveloppent le bateau de leurs feux. Un des rameurs est tué, un autre blessé dangereusement ; Franceschi se voit sur le point d'être pris; mais connaissant l'importance de sa mission, il quitte ses habits, attache ses dépêches sur sa tête, prend son sabre entre ses dents et se jette à la nage. Il parcourt ainsi l'espace d'une demi-lieue, arrive au pied du môle de Gênes, et remet à Masséna les dépêches dont il est porteur.

Le général, plein de joie, s'empressa de communiquer au gouver-



nement de Gênes les heureuses nouvelles qu'on lui adressait, et ranima le courage de ses soldats par l'espoir d'une prompte délivrance.

Mais cet espoir ne se maintint pas long-temps. Dix jours se passèrent sans qu'on vit apparaître le secours attendu, et Masséna n'avait plus que pour deux jours de distributions assurées.

Ne voulant pas cependant accepter l'idée de se rendre, il forme le projet de laisser la garde de Gênes aux malades, sous les ordres de Miollis, et de percer la ligne des ennemis à la tête d'une *colonne d'affames*.

Rassemblant autour de lui les chefs de corps, il leur communiqua son dessein.

— Mes amis, leur dit-il, nous avons rempli notre tâche; mais qu'il ne soit pas dit qu'on ait triomphé de nous. Abandonnons ce vaste tombeau ; n'emportons que nos armes et notre gloire, et ouvrons nous un passage à travers les rangs ennemis,

Les officiers lui répondirent qu'ils étaient prêt à le suivre et à mourir avec lui, mais que les soldats, épuisés et découragés, n'étaient pas en état de marcher, moins encore de combattre.

Masséna put se convaincre par lui-même de la vérité de ces assertions. Vainement il parcourut les postes de l'armée, faisant appel au courage des soldats et cherchant à les ranimer par d'énergiques

NAPOLEON

L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

5e EDITION

L. OPDEBEEK — ÉDITEUR — ANVERS